Document generated on 06/03/2025 1:48 p.m.

24 images

La BD consumée
Dick Tracy de Warren Beatty

Michel Beauchamp

Number 50-51, Fall 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22462ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beauchamp, M. (1990). Review of [La BD consumée / *Dick Tracy* de Warren Beatty]. *24 images*, (50-51), 90–91.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA BD CONSUMÉE

par Michel Beauchamp

Peut-on faire mieux dans l'adaptation d'une bande dessinée pour le cinéma? Peut-on mieux donner l'impression de dessins animés de vie, de personnages de couleur et d'encre incarnés dans un corps d'acteur, de lieux imaginés sur papier qui prennent le relief des vraies choses, de la lumière si tranchante brossée par le pinceau et qui semble découper les ombres et les masses à même les vêtements, les visages, les immeubles d'une ville peuplée de *toons* en chair et en os? Après ***Dick Tracy*** le film, qui osera se mesurer au défi qu'a relevé Warren Beatty, le possible fossoyeur, avec son directeur-photo Vittorio Storaro, de toute ambition cinématographique de ce genre?

Car dans le domaine jusqu'ici encombré de l'adaptation de BD au cinéma, Beatty a d'un seul coup fait place nette. Il y aura désormais un avant et un après ***Dick Tracy***. Avant c'était ***Batman***, un film crépusculaire qui a trop pensé son héros pour le garder innocent. Pendant, c'est le spectacle cinématographique pensé comme un absolu, une idée suprême qui s'exprime totalement dans un style quasi totalitaire, imperfectible, témoin de ce qu'il est désormais possible de figer le mouvement au cinéma en faisant triompher l'esthétique du *graphic art*. Comme si le mouvement n'était jamais dans le cadre mais dans l'agitation de la caméra qui filme sous tous les angles une image déjà construite, sans vraiment la produire.

Dick Tracy, détective de choc (Warren Beatty)

C'est le parti pris du film, à la fois sa réussite et son échec, de désincarner méthodiquement image, récit et personnages pour se rapprocher au plus près de l'esprit de la bande dessinée qui l'a inspiré, une BD sèche et carrée comme la mâchoire de son héros. Dépouillement? Bien au contraire, l'extrême simplicité de la BD, son laconisme, la concision de son intrigue de base invitent à tous les excès stylistiques, à cette illustration définitive de ce qu'est le style au cinéma quand est évacuée toute nécessité de fonder les motivations des êtres que la mise en scène pose non dans l'espace ou le temps, mais dans le décor.

Les masques dont tous les méchants sont affublés par opposition aux bons, et ce va-et-vient du masque à la chair du visage de Breathless Mahoney-Madonna, ont cette fonction très publicitaire de dissimuler les stars, qui Hoffman, qui Pacino, réduites à un statut de formidable véhicule promotionnel tout en induisant l'idée d'un film sans acteur, mais avec Beatty. Question de pouvoir. Car après ***Dick Tracy*** et sa leçon de beauté dispensée par l'homme le plus parfait qu'ait produit l'Amérique, ce sera peut-être la dictature d'une certaine idée du style dont l'ultime fonction serait d'enluminer le déjà-vu et d'imager le déjà-lu afin que rien ne vienne plus gêner la perfection du spectacle. Mais Warren Beatty est également un professionnel d'une efficacité redoutable, aussi imperturbable que le détective qu'il incarne. Génie de la conjoncture et habile metteur en scène au vu de ses trop lointaines réalisations, il a mesuré le chemin parcouru et bien vu les films qui lui fourniront la substance de sa mise en scène. Ici encore le parti pris suscite un doute. Convoquer de la sorte Coppola ou Leone dans les séquences d'action où se succèdent les plans au rythme de musiques insistantes relève-t-il d'un désir de synthèse, de citation, d'hommage? On le reçoit bien davantage comme un aveu non pas d'impuissance mais d'indifférence. Nécessité fait loi, et l'objet ne peut laisser entamer sa perfection par la trace même infime d'un artiste — d'un styliste soit, d'un brillant artisan aussi, d'un mégalomane tendre et cynique certainement. Aussi l'homme n'est-il pas entièrement dépourvu de sentiments et son regard s'embue-t-il lorsque l'orphelin qu'il a adopté et qui lui sauve la vie prend son nom.

Breathless Mahoney (Madonna) et Big Boy Caprice (Al Pacino)

Que manque-t-il ainsi à ***Dick Tracy*** en dehors des couleurs les plus franches, des lignes les plus pures, des décors les mieux peints, des masques les plus inusités, des cadres les plus composés — à tel point qu'on les dirait détachés de la page, du *strip*, et plaqués à l'écran —, sinon les phylactères[1], sinon un peu de l'âme qui fait les œuvres et dont le cinéaste a craint qu'elle n'entache son projet. Pourtant ce film exacerbe tous les enjeux de cette part du cinéma américain qui ne sait plus distinguer le spectacle du spectaculaire, et il semble bien qu'on puisse compter sur Beatty pour alimenter la confusion, sinon produire le plus beau symptôme de ce phénomène. ■

(1) Ces ballons où est inscrit le texte de la BD

DICK TRACY
États-Unis 1990. Ré. : Warren Beatty. Scé. : Jim Cash et Jack Epps. Ph. : Vittorio Storaro. Mus. : Danny Elfman. Int. : Warren Beatty, Charlie Korsmo, Michael Donovan O'Donnell, Jim Wilkey. 110 minutes. Couleur. Dist. : Buena Vista.